

H-France Review Vol. 15 (September 2015), No. 133

Audrey Guitton, *L'autre lointain en dialogue. La quête de la voix idéale au siècle des Lumières*. Paris, Classiques Garnier, 2012. 531 pp. 48€ (cl). ISBN 978-2-8124-0396-5.

Compte-rendu par Marc Hersant, Université de Picardie Jules Verne.

Cet ouvrage interroge la place de ce qu'il appelle l'"autre lointain" dans les dialogues du siècle des Lumières, qu'il s'agisse de dialogues de théâtre, de dialogues philosophiques plutôt destinées à la lecture, ou—plus rarement—de dialogues insérés dans un *continuum* narratif ou descriptif. Cet autre lointain est une figure majeure de l'altérité dans les constructions littéraires des Lumières, qui l'utilisent moins dans une optique ethnologique pour comprendre sa différence en elle-même et pour elle-même qu'elles ne l'instrumentalisent philosophiquement au service d'une attaque en règle des sociétés de référence européenne ou d'une investigation sur un homme "naturel" qui s'opposerait au modèle normalisé de l'homme social. Dans cette perspective, la frontière entre fiction et non fiction est partiellement neutralisée, et les récits de voyages mettant en scène une altérité réelle, reconfigurée par les fantasmes et les projets philosophiques de l'énonçant, peuvent intéresser l'analyse autant que des constructions purement fictionnelles comme les récits de voyages imaginaires, les utopies qui restent à la mode tout au long de la grande époque classique, ou encore des constructions épistolaires polyphoniques qui, à la manière des *Lettres persanes*, donnent la parole à une voix étrangère. Si le siècle est tendu entre deux visions antagonistes de l'étranger, celle qui le présente comme un échantillon d'humanité inférieure éloigné de la sophistication et du raffinement qui marquent l'Europe de époque, l'autre au contraire faisant de l'autre lointain l'instrument d'une critique nuancée ou plus radicale des sociétés de référence (celles des français du XVIII^e siècle), c'est naturellement cette deuxième voie qui a la préférence des "philosophes". La problématique du livre d'Audrey Guitton se focalise plus spécifiquement sur les représentations et les fantasmes concernant la parole de cet "autre lointain" et de ce qui est censé la distinguer de la parole sociale de référence.

Il s'agit d'abord de recenser les figures de l'autre lointain s'opposant à l'homme européen. La typologie construite par Audrey Guitton n'oublie ni la figure de la femme européenne, écartée des champs du savoir et du pouvoir, ni celle d'un homme africain souvent traité avec condescendance par les Lumières, ni celle du mort qui vient dialoguer avec le présent dans le genre très répandu du "dialogue des morts", mais accorde malgré tout une importance plus grande à la figure de l'homme oriental (représenté de manière archétypale par les persans de Montesquieu) et surtout à ces deux figures fictionnelles que sont l'homme de la nature reconstitué par la spéculation philosophique et l'homme de la communauté utopique. Dans la construction d'une image positive du "sauvage", Audrey Guitton rappelle que certaines œuvres antérieures ont eu un rôle décisif, comme celle de Jean de Léry, et plus encore celle de Montaigne, à travers le procédé aujourd'hui bien connu particulièrement à travers les travaux de Carlo Ginzburg de *l'étrangement* : leur influence reste déterminante au XVIII^e siècle.

Dans un deuxième temps, Audrey Guitton passe en revue les formes et les genres qui lui paraissent susceptibles d'accueillir mieux que d'autres cette mise en scène vocale de l'autre lointain : quelques cas relativement rares de romans-mémoires où c'est l'étranger qui raconte son histoire proposent en réalité un hybride : l'énonciateur ancien "sauvage" racontant à un moment où il a été lui-même contaminé par la civilisation. Le roman épistolaire lui aussi présente des ambiguïtés, puisque la parole originelle "orale" de la voix de l'autre lointain est obligée de composer avec l'écrit épistolaire à la mode occidentale, et donc de se dénaturer pour exister. Le genre du dialogue isolé ou dialogue "philosophique" semble plus approprié à la restitution d'une parole authentique, malgré les artifices

de la traduction d'un original qui, le plus souvent, n'a jamais existé, et la médiation de l'écrit, puisque c'est à travers une œuvre littéraire écrite, même si elle se présente comme un dialogue, que cette parole est donnée à voir. Le théâtre enfin semble encore plus susceptible de transformer en représentation concrète le fantasme d'une langue idéale et "transparente", même si c'est forcément dans des cadres esthétiques codifiés. Avec des nuances importantes, et à travers toutes ces variantes génériques, le dialogue central est celui de l'autre lointain avec celui de l'homme de référence européen, d'une langue immédiate articulée directement à une vérité ontologique, existentielle, et d'une voix européenne affectée par l'artifice, une politesse excessive, une rhétorique pensée comme instrument de pouvoir, etc.

La parole européenne moderne est donc "malade", emprisonnée dans le culte de l'apparence et dans une fausseté absolue. Toute une partie de la fiction philosophique de la littérature XVIII^e siècle est d'ailleurs redevable à l'analyse du langage par Locke dans son *Essai sur l'entendement humain*, et notamment à la critique qu'il fait d'un "abus des mots" qui fait d'eux non un moyen d'accès à la vérité mais un bien au contraire un obstacle pour celui qui voudrait y accéder. Cette critique du langage se porte notamment sur la manie de la figure, qui apparaît comme le lieu par excellence de l'artifice, de la rupture entre le langage et les choses, la langue de cour, triomphe de la parole rhétorique, étant opposée à une langue de l'autre lointain toute théorique, et pour une large part imaginaire, étrangère à cette espèce de maniérisme généralisé. Dans cette critique de la parole sociale, dont la parole de l'autre lointain est l'instrument, l'idée que cette parole n'est qu'un jeu sans sincérité, que l'homme européen parle sans adhésion profonde à ce qu'il dit, que la vie sociale européenne n'est donc qu'un vaste théâtre, revient comme un *leitmotiv*, et le procès fait à une langue trop "polie", la perfection formelle de la langue dissimulant la corruption des cœurs, revient de manière lancinante.

Le même procès est fait à un langage jugé "romanesque" par sa recherche guindée d'expressions rares ou embrouillées, par sa valorisation d'un galimatias en fait ridicule. Dans la recherche inverse d'une parole "naturelle", un modèle s'impose alors, particulièrement dans les dialogues philosophiques et du theater : celui d'un Socrate apparaissant comme le penseur antidogmatique par excellence, mais aussi comme promoteur d'une ignorance érigée en modèle d'appréhension du monde, l'ignorance "savante" de Socrate et l'ignorance "originelle" des Sauvages entrant en communion. Le dialogue de l'autre lointain avec des hommes européens prétendant détenir le savoir rejoint en effet les faces-à-faces tendus des dialogues socratiques entre celui qui sait qu'il ne sait rien et ceux, notamment les sophistes, qui sont des figures "de la société de référence, de ses usages et son savoir" (p. 242) : d'où la récurrence dans les dialogues philosophiques mettant en scène le personnage de l'autre lointain d'aveux d'ignorance qui obligent à des pauses réflexives. Dans le théâtre comique de l'époque, l'autre lointain peut revêtir l'apparence de l'animal : dans *Les animaux raisonnables* de Fuzelier, pièce qui s'inspire de Fénelon et de la fable de La Fontaine *Les compagnons d'Ulysse* dans laquelle les amis d'Ulysse transformés en animaux par Circé refusent de redevenir humain, plaident la dignité de la condition animale et en profitent pour dresser un portrait au vitriol de la société de référence qu'ils refusent. Mais dans *L'île de la raison* de Marivaux, auteur souvent mis à contribution dans ce livre, c'est à un véritable réapprentissage de la parole que les prisonniers de l'île, échantillon de la société de référence et de sa duplicité constitutive, sont conviés. Le pouvoir est fondé sur le langage, et la déconstruction des mots de "maître" et de "valet" s'associe à la découverte d'une autre réalité. Quant au lecteur ou au spectateur réel de ces dialogues, il est invité à un travail de réflexivité qui l'amène à s'interroger sur son propre usage du langage. La représentation fictionnelle de la parole de l'"autre lointain" devient donc une forme de thérapie collective.

À partir de la Révolution intellectuelle accomplie par Rousseau, les choses se déplacent. La voix de l'autre lointain cesse d'être essentiellement sous le signe de la rationalité des Lumières et de la critique "philosophique" des errances du langage mondain, et l'émotion et le sentiment deviennent ses caractéristiques fondamentales, dans une opposition radicale à la parole corrompue de l'homme de la société. Sous l'influence de Rousseau, une autre configuration dialogale, qui fait de l'homme de la société une version dégradée, ayant trahi son origine, de l'homme naturel, apparaît : "l'Autre lointain, dit Audrey Guitton dans un remarquable résumé de cette partie de son livre, est la vraie figure du moi tandis que l'homme social est l'Autre du dialogue". Contrairement à la voix sociale, qui est l'objet d'un apprentissage et d'une corruption qui lui est consubstantielle, la voix de la nature est

en quelque sorte antérieure à toute parole effective, et il s'agit alors d'"intérieuriser une voix qui avait été à tort extériorisée et de lui rendre la place qui lui revient" : cette voix profonde et naturelle n'est pas sans rapport avec la voix de Dieu qui se passe elle aussi de verbalisation et n'est pas inscrite dans le temps, mais Rousseau lui substitue une voix intérieure que seule entend sans interférences l'homme de nature, du fait de sa bienheureuse ignorance. Dans ce contexte philosophique, des fictions expérimentales se mettent en place, dont certaines semblent à mi-chemin du modèle précédent, comme dans *l'Irmice* de Du Laurens ou le *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot, alors que Bernardin de Saint-Pierre, dans *Paul et Virginie*, serait au plus près, à travers la prose poétique de son roman, d'une "recréation de la voix de la nature" (p. 333). La question de l'origine des langues aussi bien que celle de l'acquisition du langage sont au cœur de ces fictions expérimentales et le Rousseau du *Discours sur l'origine des langues* est au moins autant au cœur de ces créations fictionnelles que celui du *Discours sur l'origine de l'inégalité*.

Tout cela ne doit pas nous faire oublier que cette idée d'une voix "naturelle" et idéale ne fait pas consensus, et la fin de l'ouvrage est consacrée à des voix discordantes du XVIII^e siècle qui plaident au contraire la grandeur de la sophistication et de la civilisation, et qui perçoivent comme un danger pour le projet des Lumières ce culte de l'homme "naturel" et n'hésitent pas à écrire des dialogues où la voix du sauvage est ridiculisée et où l'homme "civilisé" est légitimé dans son rôle de maître et d'éducateur. Plusieurs textes relevant de cette mouvance sont analysés, mais une part importante est naturellement donnée à la position moins caricaturale de Voltaire et à une belle analyse de *L'ingénu* qui montre les nuances de la pensée voltairienne à cet égard, puisque le personnage de l'Ingénu est certes vanté par ses qualités de vérité et de noble naïveté qui contrastent avec l'hypocrisie et la corruption des français, mais n'atteint cependant à un plein épanouissement de son potentiel de vérité qu'au terme d'une éducation raffinée et de nombreuses lectures, expérience qui lui est offerte par la prison. Marivaux est également convaincu qu'il n'y a pas de "nature" du langage qui serait antérieure à toute sociabilité, et que l'extrême raffinement et la singularité d'une parole acquise dans la dynamique de la création poétique sont des voies d'accès plus sûres à une quelconque "vérité".

Cette étude est véritablement impressionnante par l'étendue des connaissances qu'elle mobilise, par la manière dont elle articule avec aisance les principales pensées philosophiques des XVII^e et XVIII^e siècles et l'analyse formelle de textes littéraires majeurs ou plus méconnus de l'époque des Lumières. Même si certaines problématiques qui la traversent sont loin d'être nouvelles (comme celle de l'origine du langage, ou celle de l'impossible transparence) elle leur redonne du sens par la manière dont elle les confronte à un corpus globalement cohérent aussi bien sur le plan structurel que sur le plan thématique. Si, dans les premiers chapitres, le discours critique peut paraître à l'occasion un peu monolithique et menace parfois d'"écraser" des œuvres qui semblent devoir toutes rendre un même son de cloche, ce défaut s'estompe peu à peu et les dernières parties témoignent d'un effort de différenciation dans les analyses de plus en plus marqué, et d'une dimension littéraire de l'approche plus affirmée. Les pages consacrées aux auteurs qui bénéficient d'une approche plus approfondie, comme Marivaux ou Voltaire, sont d'ailleurs parmi les plus convaincantes. Globalement, cette étude apporte donc une contribution non négligeable aussi bien à l'étude de la figure de l'homme de l'ailleurs dans la littérature des Lumières qu'à celle du rapport entre homme et langage à la même époque.

Marc Hersant
Université de Picardie Jules Verne
m.hersant@free.fr

Copyright © 2015 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of

any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172